

GRANDE-BRETAGNE La belle caissière ?

Le faussaire Shaun Greenhalgh revendique la paternité d'un portrait attribué à Léonard de Vinci. « Je l'ai dessiné en 1978 lorsque je travaillais chez Co-op. J'ai pris une caissière pour modèle », précise-t-il, ajoutant aimablement que Sally était « sous ses airs humbles une mule butée et imbuée d'elle-même ». Exposée en Italie, *La Belle Princesse* est estimée à 150 millions d'€.

ITALIE Dolce vita

Le septuagénaire déclarait des revenus modestes au fisc et semblait mener une vie simple. En fait il avait sept villas et les policiers ont trouvé chez lui 20 000 bouteilles de whisky, vins et champagne renommés, pour 4,5 millions d'€, 75 pièces d'or, plus de 75 kg d'argent et une défense de mammouth.

Pour la bonne bouche

Un gâteau servi à Sissi l'impératrice en 1897 mais dont elle n'avait picoré qu'une bouchée entre au musée de Merano. L'entame est encore visible. La pâtisserie est dure comme du bois. « Heureusement c'était un biscuit sec et pas un gâteau à la crème », note un expert.

NORVÈGE

Erratum

Le grand quotidien *Aftenposten*, présente ses excuses pour un avis de décès paru sur son site internet : il annonçait par erreur la mort du Père Noël au cap Nord, à l'âge de 227 ans.

Le prix a un coût

Avant la remise prévue jeudi à Oslo, l'Institut Nobel annonce que quatre médailles d'or supplémentaires du prix de la Paix seront frappées, une pour chaque organisation du quartet tunisien récompensé cette année. Mais ce sera à leurs frais.

TURQUIE

Précieux ou ridicule ?

Sur Twitter, il avait juxtaposé des photos du président Erdogan et de Gollum, personnage de Tolkien en quête du « précieux » anneau. Il risque deux ans de prison pour insulte. Le tribunal a mandaté des experts - deux académiciens, deux psychologues et un cinéphile - pour déterminer s'il y a outrage.

SERBIE

Parler vrai

Mis en cause dans un affaire de chantage par un journaliste, le Premier ministre Aleksandar Vucic s'est soumis de son propre chef à un détecteur de mensonges. Test passé avec succès.

TURKMÉNISTAN Vraiment canon !



« En avant, toujours en avant mon pays, Turkménistan ! » : dans une yourte de 35 m de haut et 70 de diamètre, 4 166 personnes ont entonné en canon la chanson patriotique écrite par leur autoritaire président, Gurbangouly Berdimoukhamedov. C'est un nouveau record du monde - le précédent appartenait à Google (3 798 employés chantant *Happy*).



SHANGHAÏ - Jeu d'ombres chinoises pour exercices du matin, devant les gratte-ciel du district financier de Lujiazui. JOHANNES EISELE/AFP

PAKISTAN Culture & Tradition

Le festival des Khan

Sous l'écran géant où leur héros velu lave son honneur, les spectateurs transpirent, crient et dansent. Le cinéma pachtoutne n'est pas mort, il revit même dans les vieilles salles de Peshawar.

DANS LA PÉNOMBRE du cinéma Arshad, le millier de spectateurs en longues chemises traditionnelles se tait, pressentant un tournant dans *Laissez les pauvres tranquilles*, le nouveau film d'Arshad Khan. Sur l'écran, une vieille femme, dévastée par la mort de son mari victime de tortures policières, entre dans une armurerie. Elle écarte son voile, révèle un regard ivre de vengeance et passe commande d'un fusil mitrailleur. La salle explose : « Ouaaaaa ! », « Vas-y la mère ! ». La vendetta, principe ancestral du peuple pachtoutne, sera au rendez-vous. De retour chez elle, la matrone tend l'arme à son fils Gul... Khan (le même nom que le réalisateur), sommé de venger le père. Ça tombe bien : le héros trapu a l'orgueil douillet, la gâchette facile et l'habileté de dire oui à sa maman.

Romance et pop

Peshawar est le berceau du cinéma local. L'an dernier, deux attentats dans des salles, sans doute l'œuvre d'islamistes dénonçant la « perversité » des films, avaient plombé une industrie déjà mise à mal par Internet et les DVD. Mais le cinéma a résisté. Dans cette région à moitié illettrée et ne parlant souvent que le dialecte pachtoutne, il a toujours su se



Shahid Khan et des actrices éplorées dans *Laissez les pauvres tranquilles*. En haut, la vendetta à l'œuvre. AAMIR QURESHI / AFP

trouver un public. Tourné pour 7 millions de roupies (70 000 \$), *Laissez les pauvres tranquilles* a été monté en cinq semaines. Les billets à 400 roupies (4 \$) se sont arrachés. Fidèle aux canons du genre, Gul Khan est un homme honnête forcé à se rebeller face à l'oppression et la corruption. Passage obligé : la romance. Aucun baiser bien sûr entre le héros et la belle infirmière. Mais leurs danses sur une pop locale frénétique sont suggestives. La brune aux cheveux longs fait tourner ses formes généreuses, tête et bras nus, ventre découvert sous un haut

moulant à paillettes : assez loin des tuniques, voiles et burqas de rigueur dans la région... La scène fait monter la température. Certains se mettent à tourner en ondoyant des bras. D'autres se roulent un joint. Gul Khan sacrifie son idylle sur l'autel de la vengeance et se mue en Rambo, distribuant force rafales entre deux incantations proférées le regard noir et la voix cavernueuse. Son clan pulvérise le convoi ennemi à coup de roquettes ; les effets spéciaux sont dignes des films occidentaux des années 70, tranchant avec la réalisation

soignée, en haute définition.

Ni femmes ni enfants

Au bout de 2h30, le héros embroche son ennemi, un député corrompu, après lui avoir coupé les deux bras. Où sont les chefs-d'œuvre en noir et blanc des années 1970, prudes et poétiques, fondateurs du cinéma pachtoutne ? Toute cette violence a fait fuir femmes et enfants, d'ailleurs guère autorisés par les hommes à se mêler au public. « Le film dit aux autorités : donnez du travail aux jeunes au lieu de les pousser à prendre des armes », plaide la star Shahid Khan, frère du réalisateur. « Le gouvernement devrait écouter ce message et prendre soin de nous car on est pauvres ! », dit un jeune spectateur à la moustache naissante. Mais un passant dénonce ces cinémas qui « devraient être fermés car ils passent des films mauvais ».

BRÉSIL

De l'art ou du cochon ?

SUR LA PLAGE de Copacabana à Rio, les touristes font des selfies devant les sculptures de sable. Celles de femmes aux fesses rebondies et en string rencontrent un succès tout particulier. Ubiratan dos Santos, 63 ans, en sculpte ici depuis 23 ans. Mais lundi un employé municipal est venu lui demander d'arrêter ! « Cela ne donne pas une bonne image de la ville », argumente le maire adjoint Bruno Ramos. « C'est un manque de respect pour mon travail, ils feraient mieux de s'occuper de la violence en ville », s'insurge l'artiste qui vit à Olaria, en banlieue. Du bout des doigts, M. dos Santos tapote le fessier avantageux d'une de ses créations qu'il a aspergée d'eau de mer pour l'arrondir. Il faut mouiller tout le temps « parce que s'il y a du vent c'est fini ! ». La nuit, il fait surveiller ses œuvres pour éviter leur destruction. En 2013,

lors de la venue de François aux (JM), il leur avait mis une jupe « par respect pour le pape ».

Le Copacabana d'antan

« C'est juste du sable, ça ne fait pas l'apologie de la prostitution. C'est une personne pauvre qui fait ça pour un peu d'argent », plaide Jassim Al-Alawadhi, analyste financier koweïtien de 26 ans, en vacances. « Et les femmes sur la plage, ne sont-elles pas quasi nues ? C'est de l'art, c'est très beau », renchérit Luciane, 48 ans, de Sao Paulo. « Copacabana a été cataloguée comme route du tourisme sexuel et ces sculptures sont d'un goût pour le moins douteux », rétorque Horacio Magalhaes, président de l'association des Amis de Copacabana. Il est à l'initiative de la demande d'interdiction, assurant recevoir de nombreuses réclamations dans ce quartier de 180 000



Ubiratan da Conceição dos Santos peaufine une de ses créations. CHRISTOPHE SIMON/AFP

habitants. « Il y a cette connotation sexuelle qu'on renvoie aux touristes qui ne viennent pas à Rio pour admirer les paysages

ou connaître notre culture mais pour explorer la région fessière de nos femmes. Nous voulons que Copacabana, berceau de la

bossa nova, retrouve son charme d'antan, résidentiel et familial. Ces sculptures n'y contribuent pas. »

RUSSIE

Une amitié particulière

Ils sont heureux ensemble, se réjouit le parc safari Primorsk, près de Vladivostok. Un tigre est devenu le meilleur ami d'un bouc qu'il était censé manger avec sa ration hebdomadaire (l'odeur, peut-être?). Amour (le nom du tigre) n'a pas voulu dévorer le bouc (anonyme). Celui-ci le suit partout dans l'enclos pas à pas, sous le regard plein d'envie des autres tigres de l'autre côté du grillage. Parfois le tigre et le bouc s'allongent dans la neige l'un près de l'autre. Ils restent ainsi, longtemps, à se regarder ou à contempler le paysage.

GRANDE-BRETAGNE

Grossiers personnages

La police enquête sur un groupe "anti-gros" (Overweight Haters Ltd) : dans le métro à Londres, des femmes se sont vu distribuer par des inconnus des cartes portant la mention Fat (grosse) et ce texte : « Nous sommes indignés par l'énorme quantité de nourriture que vous consommez alors que la moitié de la planète meurt de faim ».

JAPON

Erreur d'aiguillage

Traversant les rails, des tortues tombent dans les interstices des aiguillages et sont écrasées par le mécanisme au changement de voie. On creuse pour elles des tranchées sous les lignes.